

IL A EU LA PLACE



Le pharmacien.—Et maintenant, mon ami, combien de temps prendriez-vous pour préparer cette prescription ?

Le candidat à la place vacante.—La personne attend-elle pour l'emporter ?

Le pharmacien.—Quelle différence cela veut-il faire ?

Le candidat.—Une grande différence ! Si la personne attend ; plus longtemps elle attendra et plus haut prix je lui compterai.

ANGLAIS ET LAZARONE

Il y avait à Naples, en même temps que moi et dans le même hôtel que moi, un de ces Anglais quinteux, illogiques, absolus, qui croient l'argent le mobile de tout, qui se figurent qu'avec de l'argent on doit venir à bout de tout, enfin, pour qui l'argent est un argument qui répond à tout.

L'Anglais s'était fait ce raisonnement :

—Avec mon argent, je dirai ce que je pense ; avec mon argent, je me procurerai ce que je veux ; avec mon argent, j'achèterai ce que je désire. Si j'ai assez d'argent pour donner un bon prix de la terre, je verrai après cela, à marchander le ciel.

Et il était parti de Londres dans cette douce illusion. Il était venu droit à Naples par le bateau à vapeur *The Sphinx*. Une fois à Naples, il avait voulu voir Pompéi ; il avait fait demander un guide ; et, comme le guide ne se trouvait pas là, sous sa main, à l'instant même où il le demandait, il avait pris un lazaronne pour remplacer le guide.

En arrivant la veille dans le port, l'Anglais avait éprouvé un premier désappointement : le bâtiment avait jeté l'ancre une demi heure trop tard pour que les passagers pussent descendre à terre le même soir. Or, comme l'Anglais avait eu constamment le mal de mer pendant les six jours que le bâtiment avait mis pour venir de Portsmouth à Naples, ce digne insulaire avait supporté fort impatiemment cette contrariété. En conséquence, il avait fait offrir, à l'instant même, cent guinées au capitaine du port ; mais comme les ordres sanitaires sont du dernier positif, le capitaine du port lui avait ri au nez ; l'Anglais alors s'était couché de fort mauvaise humeur, envoyant à tous les diables le roi qui donnait de pareils ordres, et le gouvernement qui avait la bassesse de les exécuter.

Grâce à leur tempérament lymphatique, les Anglais sont tout particulièrement rancuniers ; notre Anglais conservait donc une dent contre le roi Ferdinand ; et, comme les Anglais n'ont pas l'habitude de dissimuler ce qu'ils pensent et ont les dents longues, il débaterait tout en suivant la route de Pompéi, et dans le plus pur italien que pouvait lui fournir sa grammairie de Vergani, contre la tyrannie du roi Ferdinand.

Le lazaronne ne parle pas italien, mais le lazaronne comprend toutes les langues. Le lazaronne comprenait donc parfaitement ce que disait l'Anglais, qui, par suite de ses principes d'égalité sans doute, l'avait fait asseoir dans sa voiture. La seule distance sociale qui existât entre l'Anglais et le lazaronne, c'est que l'Anglais allait en avant, et que le lazaronne allait en arrière.

Tant qu'on fut sur le grand chemin, le lazaronne écouta impassiblement toutes les injures qu'il plut à l'Anglais de débiter contre son souverain.

Le lazaronne n'a pas d'opinion politique arrêtée. On peut dire devant lui tout ce qu'on veut du roi, de la reine ou du prince royal ; pourvu qu'on ne dise rien de la Madone, de Saint Janvier ou du Vésuve, le lazaronne laissera tout dire.

Cependant, en arrivant à la rue des Tombeaux, le lazaronne, voyant que l'Anglais continuait son monologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence ; mais, soit que l'Anglais n'eut pas compris l'importance du signe, soit qu'il regardât comme au-dessous de sa dignité de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il continua ses invectives contre Ferdinand le Bien-Aimé. Je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle.

—Pardon, Excellence dit le lazaronne en appuyant une de ses mains

sur le rebord de la calèche et en sautant à terre aussi légèrement qu'aurait pu le faire Auriol, Lawrence ou Redisha ; pardon, Excellence, mais, avec votre permission je retourne à Naples.

—Pourquoi toi retourner à Naples ? demanda l'Anglais.

—Parce que moi pas avoir envie d'être pendu, dit le lazaronne, empruntant, pour répondre à l'Anglais, la tournure de phrase que celui-ci paraissait affectionner.

—Et qui oserait pendre toi ? reprit l'Anglais.

—Roi à moi, répondit le lazaronne.

—Et pourquoi pendrait-il toi ?

—Parce que vous avoir dit des injures de lui.

—L'Anglais être libre de dire ce qu'il veut.

—Le lazaronne ne l'être pas,

—Mais toi n'avoir rien dit.

—Mais moi avoir entendu tout.

—Qui dira toi avoir entendu tout ?

—L'invalidé.

—Quel invalidé ?

—L'invalidé qui va nous accompagner pour visiter Pompéi.

—Moi pas besoin d'invalidé.

—Alors, vous pas visiter Pompéi.

—Moi, pas pouvoir visiter Pompéi sans invalidé ?

—Non.

—Moi, en payant ?

—Non.

—Moi, donnant le double, le triple, le quadruple ?

—Non, non, non !

—Oh ! oh ! fit l'Anglais.

Et il tomba dans une réflexion profonde.

Quand au lazaronne, il se mit à essayer de sauter par-dessus son ombre.

—Je veux bien prendre l'invalidé, moi, dit l'Anglais au bout d'un instant.

—Prenons l'invalidé, alors, répondit le lazaronne.

—Mais je veux pas taire la langue à moi.

—En ce cas je souhaite le bonjour à vous.

—Moi, vouloir que tu reste.

—En ce cas laissez-moi donner un conseil à vous.

—Donne le conseil à moi.

—Puisque vous ne voulez pas taire la langue à vous, prenez un invalidé sourd au moins.

—Oh ! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir le invalidé sourd. Voilà une piastra pour toi avoir trouvé le invalidé sourd.

Le lazaronne courut au corps de garde et choisit un invalidé sourd comme une pioche.

On commença l'investigation habituelle, pendant laquelle l'Anglais continua de soulager son cœur à l'endroit de sa Majesté Ferdinand I^{er}, sans que l'invalidé l'entendit et sans que le lazaronne fit semblant de l'entendre ; on visita ainsi la maison de Diomède, la rue des Tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du poète. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque fort antéchristique qui attira l'attention de l'Anglais, lequel sans demander la permission à personne, s'assit sur un siège de bronze, tira son album et commença à dessiner.

À la première ligne qu'il traça, l'invalidé et le lazaronne s'approchèrent de lui ; l'invalidé voulut parler, mais le lazaronne lui fit signe qu'il allait porter la parole.

—Excellence, dit le lazaronne, il est défendu de faire des copies des fresques.

UN HOMME D'EXPÉRIENCE



La maîtresse de pension.—J'espère, monsieur, que vous trouverez tout ici à votre entière satisfaction.

Le nouveau pensionnaire.—Oh ! madame, il y a trop longtemps que je fréquente les pensions pour espérer une chose pareille.